

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Commerce, New Orleans, La. Cont. et Réd. 1111.

Office at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOULEVE AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 15 décembre 1911. Thermomètre de E. Claude, Opticien, Successeur de E. & L. Claude, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Le Ténor. Monsieur Mathias. La bonne aventure. Petite Danseuse. "Ma Figure". La Rue, poésie. La "Cruche cassée". Le Maronnier du Roi de Rome est mort. Bismark au travail. Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

UN DEBAT A LA CHAMBRE DES LORDS.

Après les Communes, les Lords se sont, il y a quelques jours, occupés de la situation internationale. Sans que cette discussion soit appelée à un retentissement comparable à celui du précédent débat, il s'en fait cependant qu'elle ait manqué d'intérêt.

Le comte de Vaux, attaché à la Légation française au Mexique, a passé la journée d'hier à la Nouvelle-Orléans, se rendant à Lima où il sera chargé des intérêts de son gouvernement en l'absence du Ministre en congé.

Lord Morley, au nom du gouvernement, n'a rien ajouté d'essentiel aux explications si complètes de sir Edward Grey. Il a répété que jamais l'accord franco-anglais n'avait été dirigé contre l'Allemagne. Les plus obstinés pangermanistes finiront peut-être par en convenir.

Le Musée Delgado.

L'inauguration, cet après-midi, à deux heures et demie, du Musée Delgado sera pour la Nouvelle-Orléans comme un départ nouveau dans la voie du progrès.

Pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici, notre ville a été lente à s'engager dans cette voie; mais depuis une dizaine d'années, elle marche rapidement vers des destinées meilleures.

Les Administrateurs ont rivalisé de zèle dans l'accomplissement de la tâche qu'ils ont acceptée; et grande sera leur fierté quand le Musée ouvrira ses portes aujourd'hui et que les visiteurs y afflueront.

Il est juste de féliciter d'une façon toute spéciale M. Antonin Delong de l'énergie, de l'activité dont il a fait preuve en l'occasion; il a bien travaillé; il a travaillé avec amour, et cela, assurément, parce que le généreux donateur du Musée, M. Delgado, est son ami.

Amours de princes.

Le bruit a couru à Vienne que l'empereur François-Joseph serait disposé à accorder son pardon à l'archiduc Ferdinand-Charles, qui, comme plusieurs de ses parents, avait encouru la disgrâce impériale en prétendant régner sa vie durant les inclinations de son cœur plutôt que d'après les exigences de son rang.

La nouvelle n'est pas encore confirmée, mais on sait que François-Joseph, dans des circonstances analogues, n'a pas cru devoir prolonger la rigueur que, dans un mouvement d'irritation, il avait d'abord appliquée à ceux des membres de la famille impériale qui prétendaient naguère revendiquer une égale liberté.

L'archiduc Ferdinand-Charles-Louis-Joseph-Jean-Marie, né à Vienne le 27 décembre 1868, major général autrichien, propriétaire de 48 régiment d'infanterie, chef du bataillon de chasse prussiens No 5, chevalier de l'ordre autrichien de la Toison d'Or, de l'ordre de l'Aigle Noir, et de l'ordre de Saint-André, bien que largement pourvu de fonctions et d'honneurs, n'était pas heureux quand, il y a quelques mois, il fut pris d'amour pour une jeune fille, Mlle Casber, qu'il épousa peu après en Suisse par un mariage morganatique.

Ce mariage fut mal accueilli par l'empereur, dont la verte vieillesse a trop souvent assisté, sans pouvoir les prévenir à temps, aux fantaisies sentimentales de ses neveux et cousins. Depuis le jour où un drame passionnel qui le touchait de près, encore, puisqu'il y avait eu la mort, mit en deuil la maison de Habsbourg, bien des fois François-Joseph a dû supporter ce qu'il ne pouvait empêcher et laisser plusieurs archiducs s'évader de leur existence princière.

Il y a longtemps déjà, en 1890, c'était l'archiduc Jean-Salvator, fils du grand-duc de Toscane Léopold II, qui, après avoir tenté la fortune en Bulgarie et passé l'examen de capitaine au long cours, s'embarquait à Londres à bord du voilier "Sainte-Marguerite", chargé d'une cargaison de ciment à destination de Buenos-Ayres, et disparaissait au cours du voyage.

A ce besoin de rappeler la procédure instituée à la requête de l'archiduc Joseph-Ferdinand, qui aboutit à la constatation juridique de la mort de l'archiduc Jean-Salvator? Les capitaines de vaisseau Jean Orth est donc officiellement considéré comme disparu et sa succession est ouverte. Il a été décrié dans la tempête, et bien qu'on n'ait jamais retrouvé sa trace, il est inadmissible soit qu'il fasse de l'agriculture au Chili, soit que, changeant son type et la couleur de sa peau, il ait pu devenir officier japonais sous le nom depuis longtemps fameux du maréchal Yamagata.

A côté de Jean Orth la chronique des dernières années réserve une place à M. Léopold Woelfling. Celui-ci avait voulu faire un mariage d'amour. Il aimait une chanteuse, Mlle Adomovics, en qui il avait cru reconnaître l'âme sœur. "Un cœur, une chanteuse", tel était son programme. Il avait le cœur ou pensait l'avoir. Il trouva la chanteuse en Suisse, où pour se distraire, il suivait avec assiduité, à l'école polytechnique de Zurich, les cours de géologie, de botanique et de météorologie.

Oependant, ses satisfactions

conjugales ne paraissent pas à la hauteur des joies scientifiques qu'il se procurait ainsi. La nouvelle Mme Woelfling, théoricienne de la "vie naturelle", n'admettait ni pour elle ni pour son mari aucun confort. Elle s'habitait à peine, se coiffait encore moins, était obstinément végétarienne et indignait à M. Woelfling la laïque culte, sans rémission.

Pour se reconforter, l'ex-archiduc, souffrant en silence, s'offrit d'abord au séjour de quelques semaines dans un hôtel élégant de la Riviera. A son retour, sa femme de s'était pas approuvée et, désespérant de l'améliorer, il se décida à demander le divorce en invoquant "ses excentricités, son manque absolu d'égards, l'irascibilité de son caractère, rendant la vie commune intolérable".

M. Woelfling avait d'ailleurs de qui tenir et ses erreurs sentimentales n'ont rien qui doive surprendre si l'on songe que sa propre sœur n'est autre que Mme Toselli, ex-princesse royale de Saxe.

Tandis que l'archiduc Léopold-Ferdinand-Salvator a laissé le silence se faire sur lui, la princesse Louise n'a pas cessé de recommander à l'attention des contemporains. Sa brouille avec son mari a été suivie à courte distance de sa rupture avec le précepteur belge qui l'avait accompagnée dans sa fuite et son mariage avec M. Toselli, pianiste italien, a rapidement sombré de la lané de miel dans les querelles préparatoires d'un divorce dont la presse n'a rien ignoré.

Fait il croire que la maison de Habsbourg soit vouée à ces sortes d'aventures par une hérédité que le docteur Gallippe, membre de l'Académie de médecine, a étudiée naguère dans un livre remarquable sur le "Pragmatisme des Habsbourg"? Est-ce simple ment le fait du hasard, ou encore faut-il penser que les princes de cette maison, étant plus nombreux que ceux d'aucune autre maison royale et par conséquent plus sensibles aux charges d'un rang qui ne leur permet cependant d'exercer aucune influence pratique, sont plus exposés de ce fait aux tentatives du paradoxe?

Dans le cas actuel l'empereur, suivant la méthode qu'il a adoptée depuis plusieurs années, semble désireux de faire l'oubli, de passer l'éponge sur les erreurs de la veille et de préparer, grâce à l'artifice commode du mariage morganatique, une rentrée en scène du dernier archiduc amoureux qui fournit un aliment à la chronique anecdotique.

Le fait n'est pas, d'ailleurs, sans précédent. En 1868, l'archiduc Henri, cousin de François-Joseph, épousa une chanteuse, Mlle Léopoldine Hoffmann. Le souverain n'avait pas donné son consentement. L'archiduc fut, en conséquence, destitué de son rang et de ses grades et même, par une rigueur peut-être excessive, ses biens furent mis sous séquestre.

Moins de quatre ans après, grâce à l'intervention de parents et d'amis, l'empereur revint sur sa décision. En 1872, l'archiduc Henri retraits dans ses charges et dignités. Sa femme fut abolie et admise aux cérémonies de la cour. En novembre 1891, l'archiduc et elle étaient officiellement invités au mariage de la princesse Louise de Toscane avec le futur roi de Saxe.

La présence de ce ménage ni ne suffit pas à porter bonheur aux nouveaux conjoints.

Dans le cas actuel, on assure que ce sont les archiduchesses Marie Thérèse et Marie-Annoïade, ainsi que le duc Albert de Wurttemberg, qui se sont em-

ployés auprès de l'empereur et qui ont plaidé la cause de l'archiduc Ferdinand-Charles. Celui-ci, bon soldat et de tempérament très calme, semble-t-il, n'est, d'ailleurs, point livré aux excentricités pour lesquelles certains de ses parents se sont signalés à l'attention.

Il s'est contenté d'aimer une femme qui n'était point de son rang, de vouloir l'épouser, de l'épouser à ses risques et périls, mais à ce point de vue, il n'est que l'un des nombreux princes qui ont été tentés par le mariage d'amour. Il n'est que l'un des nombreux princes qui ont été tentés par le mariage d'amour.

voiance les premiers revers de l'empereur.

Theatre de l'Opéra.

Mme Fierens, dont les récents succès au théâtre de la Gaîteté-Lyrique de Paris ont été retentissants, débutera ce soir dans le rôle de Léopoldine de La Favorite, un des opéras qui restent à l'affiche et qu'on ne se lasse pas d'entendre.

La troupe de M. Layolle, qui complète la nouvelle troupe, maintient au grand répertoire, c'est-à-dire donne les plus importants, est celui de la forte chanteuse.

Nous devons nous attendre à une exécution supérieure, maîtresse de l'œuvre avec une Favorite comme Mme Fierens, un Ferdinand comme M. Gramier, et un Alphonse comme M. Closset.

A la matinée de demain, Thais une dernière fois, et le soir, La Poupée. Les ballets de cette opérette ont tant plu à notre parterre, il y a une dizaine d'années, que la Direction a été forcée de les faire danser nombre de fois pendant la saison.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

Les "Munchner Nachrichten" publient une lettre assez curieuse que, dès le début de la guerre de 1812, le comte Fagnani, conseiller d'Etat italien, adressait à Milan. Elle annonce de la manière la plus précise le plan de campagne des Russes et prophétise le désastre des Français.

La victoire coûtera autant de sang au vainqueur qu'un vaincu, car nos soldats se battent jusqu'à la mort affaiblis par ces batailles sanglantes. Épuisés par la lutte contre tous les obstacles de la nature, les Français reculeront peu de fruit de leur succès. Réduit à la retraite, nous dévasterons les champs-nous en ferons des déserts, surtout dans les régions où les habitants ne nous sont guère dévoués, en sorte que l'ennemi ne trouvera aucune ressource. Nos Cosaques et nos Tartares ravageront en huit jours cinquante milles de pays, de manière à n'y laisser ni une maison debout ni trace de culture. Ajoutez à cela que la durée des opérations de guerre est subordonnée à celle de la bonne saison qui est courte en Russie. Les pluies d'automne changeront les routes en marais impraticables.

Après le plus violent de la neige et le gelé qui rend impossible toute manœuvre militaire. Nos hommes et nos chevaux, accoutumés au climat, ne perdront rien de leur ardeur ni de leur force; les Français, au contraire, sont incapables de supporter la rigueur de l'hiver; au bout de huit mois, leur armée ne sera plus en état d'entreprendre quoi que ce soit.

Cette lettre du comte Fagnani n'est pas la seule qui contienne ces redoutables pronostics. On en conserve plusieurs autres dans les archives de Milan; elles présentent toutes avec la même clai-

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

M. LE COMTE DE VAUX.

M. le comte de Vaux, attaché à la Légation française au Mexique, a passé la journée d'hier à la Nouvelle-Orléans, se rendant à Lima où il sera chargé des intérêts de son gouvernement en l'absence du Ministre en congé.

Election d'officiers.

La Société de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle des Boucheurs a tenu ses élections annuelles et les officiers dont les noms suivent ont été élus pour l'exercice 1911-1912.

Administrateurs: MM H. B. Davouy, R. Fortin, C. Balencie, L. Douay, A. Ortholan, M. Rossignol, G. Braquet, M. Rouède, E. Mérial, M. Gaudin.

Le rôle de Minnie a été particulièrement bien tenu, ainsi que celui du shérif Jack Rance.

TULANE.

L'œuvre puissante qu'est "The Country Boy", bien jouée par les acteurs du Tulane, sera applaudie comme elle le mérite jusqu'à la fin de la semaine par les habitués de ce théâtre.

ORPHEUM.

La foule se presse chaque jour à l'Orpheum pour applaudir les artistes qui exécutent un intéressant programme de vaudeville.

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

M. le comte de Vaux, attaché à la Légation française au Mexique, a passé la journée d'hier à la Nouvelle-Orléans, se rendant à Lima où il sera chargé des intérêts de son gouvernement en l'absence du Ministre en congé.

Election d'officiers. La Société de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle des Boucheurs a tenu ses élections annuelles et les officiers dont les noms suivent ont été élus pour l'exercice 1911-1912.

Administrateurs: MM H. B. Davouy, R. Fortin, C. Balencie, L. Douay, A. Ortholan, M. Rossignol, G. Braquet, M. Rouède, E. Mérial, M. Gaudin.

L'ABEILLE

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 615... Un an \$10.00, 6 mois \$5.00, 3 mois \$2.50.

EDITION HEBDOMADAIRE. Pour les Etats-Unis, port compris: 615... Un an \$10.00, 6 mois \$5.00, 3 mois \$2.50.

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. LE SAPHIR ROUGE GRAND ROMAN INEDIT PAR JACQUES BRIENNE TROISIEME PARTIE LE REVE DE SIDONIE

venues sur les épaules de son mari. — Comment? Tu demandes comment? — Dame, répondit naïvement le brave homme.

— Est-ce que la pensée pouvait venir à l'esprit qu'un drame allait se jouer, là, si près de moi? — Non, cette idée abominable, je ne pouvais pas l'avoir.

— Pâle et reculant de deux pas, Théodore eut un sursaut: — Comment?... Tu voudrais?... — Reconstituer le crime?... Eh bien! oui. Qu'est-ce qui te prend? Qu'y a-t-il d'extraordinaire?

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

— Tu veux donc?... — Oui, je le veux, artentelle elle s'écroule, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.